

Nadège Mézié est actuellement ATER à Paris Descartes. Elle est docteure en anthropologie, avec une thèse soutenue à Paris Descartes, et a effectué un post-doctorat au Brésil à l'Université Fédérale de Rio Grande do Sul (UFRGS/Porto Alegre). Ses thèmes de recherche sont le corps et la violence et la religion dans les Caraïbes et en Haïti en particulier.

Mots-clés : Balandier — Afrique — littérature — autobiographie — anthropologie

« Attention au départ. Prêt. » Le jeune Balandier par lui-même

Nadège Mézié,
université Paris Descartes

Un « projet » méconnu

Georges Balandier constatait lors d'un entretien, avec quelques-uns de ceux qui avaient été ses élèves, que les commentateurs de son œuvre avaient montré peu d'intérêt pour le versant, à pente rétrospective, plus personnel et littéraire de son œuvre¹. À ses interlocuteurs, Balandier n'hésite pas à qualifier de « projet » ce qui a consisté à « organiser [...] la succession de [s]es livres de telle manière que certains fassent le point² ». Ce n'est donc pas dans les marges et encore moins hors-terreau scientifique que se situent ces écrits, ils font un avec le reste de l'œuvre. Textes, évocations (invocations), touches « autobiographiques » constituent des charnières, des pièces articulaires qui viennent tout à la fois donner sens et cohérence et apporter explication à une vie dédiée à la recherche et à une œuvre nombreuse et multithématique.

¹ Sa mort toute récente devrait contribuer à la découverte de ce versant « autobiographique » de l'œuvre balandière, comme le laisse présager l'article d'André Mary sur « le chantier autobiographique de Georges Balandier » publié conjointement avec un texte d'Emmanuel Terray dans le dossier « Georges Balandier *In Memoriam* » du dernier numéro de *L'Homme* (Mary, 2017). André Mary insiste sur le Balandier africaniste, pour ma part, je me propose, dans cet article, de porter l'attention sur le Balandier sur le départ pour l'Afrique.

² Entretien filmé : « Une anthropologie des moments critiques : entretien avec Georges Balandier » (EHESS, 1995). Balandier évoque le retour probable à ce sujet plus loin dans l'entretien : « Ce projet, dont on parlera peut-être un peu plus tard [...] ». On pourra regretter qu'il n'en ait rien été. D'une part, parce que nous pensons que cet ensemble « autobiographique » ne doit pas être considéré comme secondaire et de manière indépendante du reste de l'œuvre, Balandier en était d'ailleurs, à notre avis, le premier convaincu ; d'autre part, revenir sur ce « projet » aurait peut-être permis d'éclairer quelques zones d'ombre, voire de porter les projecteurs sur ce qui avait pu être omis, volontairement ou non. Jean Copans signale que cette matière « autobiographique » ne se donne que sous la forme de « petits cailloux », d'« indices », parfois flous, qui ne permettent pas de « retrouver la matérialité institutionnelle du monde académique, disciplinaire et plus largement africaniste de la seconde moitié du XX^e siècle » (2014 : 34).

Précisons d'ores et déjà ce qui, dans l'œuvre balandérienne, relève de cet aspect méconnu. Jean Copans, dans son étude sur celui qu'il qualifie d'« anthropologue en première ligne » (2014), a eu l'heur de rendre compte, en signalant toutefois sa « frustration⁵ », de cet ensemble autobiographique, significatif par son nombre et par le soin apporté par son auteur d'en faire mention dès qu'il en a le loisir. Des « six vies » que Georges Balandier aurait vécues, selon Copans, la première est, en effet, celle « d'une espèce de souci autobiographique permanent », « de penchant autobiographique, par accumulation de touches éditoriales et temporelles successives » (*ibid.* : 21). Il n'est, en effet, pas un « lieu autobiographique », pour reprendre les mots de Benoît Denis (2006 : 155) mais plusieurs. Le projet commence avec l'autobiographie romancée, *Tous comptes faits*, publié en 1947 avec pour sous-titre *Roman*. Cinquante ans plus tard, *Conjugaisons* (1997) reprend, en apportant une lecture symbolique et sociologique, nombre de souvenirs évoqués dans l'œuvre de jeunesse. En 1977, avec *Histoire d'autres*, Balandier propose tout à la fois des mémoires et le récit de la construction de soi au travers d'un continent et des autres. L'ouvrage composite *Civilisés, dit-on* (2003), tout à la fois recueil de textes et d'entretiens pour certains déjà publiés, pour d'autres inédits, ponctués d'extraits d'œuvres précédentes, comporte des touches autobiographiques. On peut en compter également, de longueurs diverses, dans *Afrique ambiguë* (1957) – auquel a été ajouté pour la version de poche un « autoportrait » –, dans *Carnaval des Apparences ou Nouveaux commencements ?* (2012), et dans plusieurs entretiens (1995, 2009, 2010) qui peuvent se lire comme des « biographies dialoguées » pour reprendre la notion de Philippe Lejeune, qu'il utilise pour dire une pratique récurrente chez Sartre (1980 : 182-202).

La manière autobiographique de Balandier

L'écriture, chez Balandier, a très tôt – il a vingt-cinq ans quand il écrit *Tous comptes faits* –, intercepté, capté, répertorié, passé au moulin de l'intellection réminiscences et souvenirs à la première personne. Mais l'entreprise ne peut pas pour autant être classée du côté de l'écriture intime, quoique *Tous comptes faits* ne lui soit pas totalement étranger. L'opération est plutôt celle d'un homme qui livre une vie prise dans les rets du monde académique et scientifique, une « trajectoire » (Balandier emploie également le terme de « parcours ») intellectuelle, les lignes de force d'une vie consacrée à la concrétude du réel et à l'analyse sociale. Dans *Civilisés, dit-on*, il qualifie *Histoire d'autres* d'autobiographie intellectuelle et ce qu'il livre par bribes dans ses entretiens et d'autres de ses textes ressort du même genre. Nous voudrions caractériser la manière autobiographique de Balandier avant que de ne nous intéresser à une séquence courte mais néanmoins capitale dans la vie de l'anthropologue français : le mitan des années 40.

On pourrait dire que la démarche autobiographique de Balandier est comptable, ce dont le titre et les dernières phrases de son premier ouvrage témoignent. *Tous comptes faits*, c'est l'énumération, l'évaluation et la détermination, selon un jeu d'addition et de soustraction, de ce dont on avait à compter. Le résultat obtenu, à la suite de l'ensemble des opérations, ouvre la voie à un nouveau bilan : « Alors je

⁵ Une frustration qui naît de n'avoir pas tous les éléments, du fait des trop nombreuses omissions, qui auraient pu permettre d'apporter de l'eau au moulin à une « sociologie de la vie quotidienne de l'institution académique » (Copans, *ibid.* : 34). Cf. note de bas de page 2.

tire un trait, j'additionne, et je pose zéro » (Balandier, 1947 : 236). Faire le bilan, faire « le point », tel que Balandier le dit dans son entretien filmé et que nous avons cité en tout début d'article, implique l'exercice autobiographique régulier – tous les 20 ans, c'est Balandier lui-même qui constate ce besoin récurrent et relativement cyclique du bilan⁴ –, ce qui fait dire à Copans que nous sommes face à une quête de soi « timide » mais entêtée. Dans *Civilisés, dit-on*, Balandier donne à entendre à son interlocuteur Yoram Mouchenik ce qui est en jeu dans ces écrits comptables :

« À diverses reprises j'ai donc voulu m'expliquer'. Il est très frappant de constater que cela s'effectue avec des écarts d'une vingtaine d'années entre les publications. C'est-à-dire qu'il y a des moments où je décide de faire le point sur ce que j'ai réalisé, sur les raisons qui m'ont conduit à le faire et sur ce qui a agi sur moi en retour, dans ma propre transformation, dans ma propre construction. Tout cela révèle que la réflexion psychologique n'est pas absente de mes propres préoccupations, même si la dominante est anthropologique, sociologique, et politiste à partir d'une certaine date » (Balandier, 2003 : 49-50).

Le bilan apparaît tout aussi bien sous les jours d'une entreprise compréhensive et de réflexion psychologique qui prend le soi comme objet, que sous ceux d'une entreprise explicative dont le travail et l'œuvre achevés sont alors les matières premières de la remémoration, de l'évaluation et de l'ordonnancement. Avec cette dernière tâche, Balandier séquentialise, périodise son parcours. Si *Tous comptes faits*, comme nous allons le voir, réalise le « bilan » de l'enfance et de la jeunesse d'avant l'Afrique au moment où elle se profile, *Histoire d'autres* en 1977 fait, au contraire, celui de l'expérience africaine, au moment où Balandier « quitte » l'Afrique et entreprend de pénétrer sur les terres des « nouveaux Nouveaux mondes », au moment donc où il opère une nouvelle bifurcation.

Balandier n'est donc pas homme à flux continu et tête rivée vers ce qui vient. L'homme répertorie et dispose. Il est ordonnateur de sa vie passée. Car il est méthodique dans sa reprise, il suggère les liaisons et relations, les articulations, les passages, les bifurcations, il constate les cohérences, ou plutôt les établit. Une vie de terrains, d'objets intellectuels, de voyages, de rencontres, d'entretiens et de commerce avec les hommes, ses pairs et collègues, ses élèves, des hommes de peu, des intellectuels et hommes politiques. L'homme a tracé une voie d'études et de questionnements, sur laquelle il n'a eu de cesse de revenir, de reprendre, lui donnant des contours toujours plus marqués. Avec ses écrits autobiographiques, Balandier se fait le propre commentateur de ce qu'il a produit, de ce qu'il a vécu et de ce dont il a fait l'expérience : il campe les déterminations, les hasards, les contingences qui l'ont amené là où il est, en suivant la voie théorique et empirique qui a été la sienne, entre sociologie et anthropologie, à l'écart des écoles qui avaient pignon sur rue. Il fait montre de la sorte d'une volonté manifeste de garder prise sur et maîtrise de son œuvre, une maîtrise qui n'a rien à voir avec le fait de dicter une orthodoxie interprétative mais plutôt avec le geste d'une appropriation et d'une réappropriation recommencées, faisant répondre et emboîtant les pièces d'une vie. Chaque reprise, à intervalles réguliers, vient cristalliser ce qui a été scruté préalablement. Balandier opère par redite stabilisante et solidifiante. Une série d'épisodes étant convoqués, l'écriture autobiographique les

⁴ 1947, 1957, 1977, 1997 : *Tous comptes faits*, *Afrique ambiguë*, *Histoire d'autres*, *Conjugaisons*.

détache et les consolide, ils constituent alors les bornes du parcours qui vont rester inchangées ou presque au cours des « moments autobiographiques » suivants.

Rien d'étonnant, par ailleurs, au fait que cette démarche ne relève pas d'une littérature intimiste et introspective. Elle fait plutôt rencontrer l'histoire personnelle avec l'histoire de la nation française tourmentée des années 30-40, avec l'histoire des indépendances africaines, avec celle de Mai 68... L'homme qui se dépeint à différentes périodes de sa vie fait aussi le récit d'une époque⁵, d'un siècle⁶, parfois esquisse, parfois détaille des paysages sociaux et politiques, des rapports de force, le surgissement d'évènements, les « changements » et les « bouleversements » qui affectent le monde au cours de la deuxième moitié du XX^e siècle. Le Balandier théoricien des conflits et des désordres productifs, analyste des situations sociales et de l'histoire en train de se faire, offre au contexte socio-historique une place de premier plan dans le récit de sa vie. L'approche ethnographique de sa région natale est perceptible dans les touches autobiographiques de son livre *Carnaval des apparences ou Nouveaux commencements ?* C'est aussi la sensibilité géographique, caractéristique de l'anthropologue des Brazzavilles noires à l'« existence nomade » (Balandier, 1977 : 8), qui affleure avec la description de quartiers, de villes et de mers :

« Plus en surface, ce qui paraît, c'est l'ensemble des tableaux, des traits, par lesquels une vie quotidienne se définit, avec des éléments communs et des variantes marquant les différences. Les maisons et les rues où se joue le double jeu du dedans et du dehors, les foules colorées, les odeurs et les bruits, les langages et leur musique. Quartiers de Barcelone, du vieux Tunis, de Marseille, du vieux Menton, de Naples ou d'Alexandrie et d'autres villes du pourtour qui se trouvent inscrits en moi [...] » (*ibid.* : 12).

Une topographie que Balandier aussitôt vient incarner. À chaque lieu, des figures sont associées, par l'imaginaire ou par les rencontres effectives :

« Tunis et sa région. La cité capitale, je la tiens en mémoire sous l'aspect de sa médina où les rues et ruelles canalisent une foule animée, conduisent aux mosquées et aux medersas [...]. C'est à l'exploration de cette vieille cité alors enfermée dans ses murs, comme dans les siècles qui la formèrent, que j'allie les figures de mes initiateurs : celles de Roger Bastide qui la parcourut à la recherche des signes sacrés, mystiques et ésotériques, et surtout de Jean Duvignaud qui élargit sa place dans mon amitié en me donnant les clés de cette société, libre comme un marché et pourtant secrète » (*ibid.* : 15).

Pour dire le soi, Balandier considérait que, de manière incontournable, on devait faire le « détour » par l'autre, les autres. Dans *Afrique ambiguë*, Balandier, inscrivant ses pas dans ceux de Claude Lévi-Strauss, se réclame de Montaigne et rappelle, ce qui à présent relève d'une banalité anthropologique, que, par la compréhension des autres, c'est aussi, et peut-être surtout, le soi et la société qui nous a vu naître et grandir qui nous sont découverts et éclairés sous un nouveau jour, délestés de l'évidence, du

⁵ À propos de *Civilisés, dit-on*, Balandier écrit : « Ces écrits de dates différentes [...], remettent donc en perspective, bien plus qu'un itinéraire personnel, les aspects d'une époque » (*op. cit.* : 13 ; l'italique est de l'auteur).

⁶ En introduction à *Conjugaisons*, Balandier écrit : « Ce livre allie à sa façon, qui n'est pas chronologique, linéaire, les apports de l'autobiographie et la forme des anti-mémoires. Il fait du récit d'une vie la matière d'une réflexion qui donne un sens, pour soi et les autres, à un parcours du siècle ; c'est ce qui justifie de l'avoir écrit et de le proposer en partage » (*op. cit.* : 8 ; l'italique est de l'auteur).

naturel, de l'impensé. D'une certaine manière, chez Balandier, l'autobiographie est concomitante de l'anthropologie, elle lui est une extension inséparable :

« Expliquer des peuples étrangers chez qui l'on a vécu, et que l'on a aimés, c'est inévitablement s'expliquer soi-même. Il y a dans l'analyse de telles relations, même lorsqu'elles gardent un caractère scientifique, la révélation d'une aventure personnelle. Je crois possible, en ouvrant l'œuvre des ethnologues, de repérer les principales étapes de leur propre histoire. Dès qu'ils élargissent leur recherche, ils enrichissent en même temps cette autobiographie qui se développe en contrepoint de leurs travaux » (1957 : 6).

Le titre de l'entretien publié dans les *Actes de la recherche en sciences sociales* reprend cette idée : « Tout parcours scientifique comporte des moments autobiographiques » (2010). Une unité que l'on peut aussi constater, comme nous l'avons vu plus haut, dans un certain nombre de correspondances entre l'œuvre scientifique et les textes autobiographiques. Tout comme l'exploration de la surmodernité occidentale tirait profit de l'ensemble des connaissances acquises depuis les différents terrains africains⁷, le soi gagne à être pensé à la lueur des autres mais, de manière plus fondamentale encore, ce dont est convaincu Balandier, c'est que les autres traversent le soi, non seulement y résonnent mais le constituent. C'est ainsi qu'il faut lire le beau titre *Histoire d'autres*. Il y a soi et les autres, il y a les autres en soi et l'écriture constitue un des passages de l'un à l'autre, une forme de transaction et de circulation, construisant tout à la fois l'inextricabilité du soi et des autres, mais aussi leur constitution en êtres distincts, porteurs de singularités agissant dans un monde turbulent. Aussi bien l'autobiographie est composée d'une infinité de portraits d'amis, d'initiateurs, d'hommes de pouvoir ou d'hommes de rien. Des portraits, le plus souvent brefs qui conjuguent traits physiques et de caractère, statut social et activités dans le monde, ponctuent ainsi *Civilisés, dit-on ?*, sont disséminés tout au long d'*Afrique ambiguë* ou d'*Histoire d'autres* mais aussi de *Conjugaisons*. Parmi ceux-là, on trouve celui d'Alioune Diop, le fondateur de Présence africaine, qui accueillit, chez lui, Georges Balandier et Paul Mercier à leur arrivée à Dakar :

« Alioune Diop avait abandonné le professorat, il était chef de cabinet du général Barthes [...]. Mon ami n'était en rien ce qu'on aurait sans doute souhaité qu'il fût, un noir au service de l'apparence. [...] Son élégance physique et morale, sa réserve garantissant à l'amitié force et durée, sa culture ouverte aux traditions, africaine par héritage, musulmane par transmission familiale et chrétienne par choix, sa fermeté tempérée par la générosité, tout contribuait à me faire mesurer la chance qui m'avait été donnée de le rencontrer » (1997 : 234).

Ou encore celui de Mokhtar Ould Hamidoun, « érudit maure », qui vint le visiter en son bureau de l'Institut d'Afrique et déclenche son départ pour la Mauritanie :

⁷ Dans *Afrique ambiguë*, Balandier perçoit déjà la puissance de l'opération du détour : « Par un mouvement en retour, [l'Afrique] commençait à me contraindre à voir autrement ma propre société ; elle devenait sa révélatrice » (1957 : hors pagination, « Autoportrait »). Cette opération va, en quelque sorte, être instituée en principe méthodologique quand Balandier va se tourner vers l'Occident et penser les formes de pouvoir de la surmodernité. Voir, en particulier, Balandier, 1980, 1985a et 1988.

« À peine rencontré, cet homme ne pouvait être oublié. Grand et grêle, le visage fin et fier bien que sans arrogance, il disparaissait dans un long drapé blanc, ayant jeté sur son épaule la longue pièce de tissu bleu dont les Maures s'enturbannent. Il portait, serrés dans un torchon de cuisine, les manuscrits où son savoir se trouvait consigné » (1957 : 11-12).

Cette galerie de portraits dans les écrits « autobiographiques » entre en résonance avec les réflexions théoriques de l'anthropologue. Chez Balandier, la généralisation n'est pas abstraction et la concrétude des situations permet aux individus d'être – il est des hommes de chair et de sang, dotés d'un nom dans ses travaux scientifiques – et de ne pas être écrasés sous le poids des structures. Que l'on pense, par exemple, au chapitre « Étude de quelques types individuels » dans sa *Sociologie des Brazzavilles noires* (1985b : 209-233) où l'auteur dit vouloir insister « sur les aspects singuliers » (*op. cit.* : 209) des différents cas étudiés.

Un ethnologue en devenir - Arrêt sur borne « Je m'en vais proprement [...] seul avec toute ma chance »

Attardons-nous sur un événement fondateur et charnière qui s'opère sur fond du premier récit de soi et va être constitué, à mesure des reprises « autobiographiques », en borne qui marque conjointement l'entrée dans la profession d'ethnologue et sur le territoire africain. Nous verrons ainsi le « projet » dans ses commencements et le jeu des répétitions. Les faits sont les suivants : en mai 1946, le jeune Balandier qui, depuis le début de la guerre, se destine à devenir ethnologue – il étudie les lettres et la philosophie à la Sorbonne et l'ethnologie à l'Institut d'ethnologie – quitte l'Europe pour Dakar. C'est le départ imminent pour l'Afrique qui pousse Balandier à écrire son premier « bilan » : *Tous comptes faits*. Citons dans son entier les dernières phrases de ce livre : « Attention au départ. Prêt. Je m'en vais proprement, ayant fait mes comptes ; un bilan bien dressé. Je dois me vouloir neuf, sans reliquat de mes erreurs passées, seul avec toute ma chance. Alors je tire un trait, j'additionne, et je pose zéro » (1947 : 235-236). Le bilan de son enfance et de sa jeunesse, il dit, en introduction du livre, le faire sous la forme d'une « monographie par pli professionnel » : « ethnographe, habitué des fiches, classifications, tableaux synoptiques et schémas, j'applique cette méthode au phénomène 'moi-même' » (*ibid.* : 9). Plutôt que de démarche autobiographique, faudrait-il, dès cette première œuvre, y voir une ethnographie de soi ? Si la pétition de principe introductive pourrait le faire penser, ce qui lui fait suite, tant dans sa forme que dans son contenu, apparaît, néanmoins, relativement convenu et déjà balisé par ces aînés, que l'on pense à Gide ou au Leiris de *L'Âge d'homme* – l'un et l'autre ont été lus par Balandier, l'un et l'autre font l'objet de son admiration⁸.

Tous comptes faits, publié en novembre 1947 aux éditions du Pavois dans la toute nouvelle collection « Le chemin de la vie » dirigée par Maurice Nadeau, est écrit « avec rage et jubilation » (Balandier, 1977 : 119), au début de l'année 1946, avant de prendre le large. Cette œuvre de jeunesse, inconnue d'un grand nombre de lecteurs de Balandier, jamais republiée⁹, aurait pu connaître les affres de l'oubli. Balandier les lui a refusées. Il n'aura de cesse en divers « lieux autobiographiques » de la ramener à la surface, la constituant en cairn primordial. La voix du jeune Balandier s'observant lui-même va

⁸ Dans *Civilisés, dit-on*, Balandier fait état de son admiration pour Gide et Malraux : « il y avait les vivants, les intellectuels de ma préférence, dont Gide au plus haut rang, suivi de Malraux » (*op. cit.* : 20). Sur Leiris, voir *infra* dans le texte.

⁹ Le livre est disponible sous forme de micro-fiches à la Bibliothèque Nationale de France.

être démultipliée par celle de l'homme, pétri par les terrains multiples, frotté au pouvoir et aux institutions universitaires, qui revient, plusieurs fois, sur ce moment-passage crucial. Si *Afrique ambiguë* débute par ce préliminaire : « Je repousse mes souvenirs d'enfance après les avoir trop aimés » (1957 : 7), il n'est fait mention à *Tous comptes faits* que dans l'autoportrait qui sera ajouté à la nouvelle publication dans la collection de poche Terre Humaine. Il l'y qualifie d'« autobiographie romancée » et souligne que le titre fait référence à la réalisation d'un bilan : « Je faisais le choix de partir, tous liens rompus. [...] Je laissais derrière moi un livre à publier en mon absence » (1957 : hors pagination). Dans *Histoire d'autres*, l'œuvre de jeunesse apparaît à la faveur de l'évocation de cette année 1946 et de celles de la résistance et de la sortie de guerre : « Dans mon roman *Tous comptes faits*, achevé en 1946 et publié l'année suivante, j'ai présenté le bilan rageur de cette période. C'était mon inventaire avant liquidation » (*op. cit.* : 37). Une centaine de pages plus loin, c'est par les rencontres décisives d'alors qu'elle est évoquée (*ibid.* : 118-119). Dans son entretien filmé déjà mentionné, il y est présenté comme la première pierre de son « projet » d'organisation de ses œuvres, il la qualifie d'« autobiographie bricolée¹⁰ ». Dans *Conjugaisons*, on trouve ces phrases :

« J'écrivis beaucoup durant cette période. Progressivement les pièces disparates de mon puzzle s'ajustaient, composaient un bilan, un livre de rupture, de révolte parfois obscène, de rejet d'un monde littéraire où mes amis trouvaient pourtant que j'avais obtenu de prometteuses réussites. Le titre, *Tous comptes faits* [sic], signalait le déballage des illusions perdues, la volonté de remettre à neuf une jeunesse saccagée par les violences d'une histoire sans précédent parce que sans aucune retenue. Je larguais les amarres » (1997 : 231).

Dans l'entretien publié dans les *Actes de la recherche en sciences sociales*, il y est fait de nouveau référence. Plus qu'un roman, y dit Balandier, c'est une « autobiographie arrangée. Parce qu'elle est indécente, protestataire, véhémence » (2010 : 48). On trouve d'autres mentions, en divers endroits de *Civilisés, dit-on* (2003 : 25 et 43), l'œuvre est tour à tour désignée de « faux roman » (*op. cit.* : 25) et d'« autobiographie un peu truquée » (*op. cit.* : 43), tandis qu'à la page 41 figurent les dernières lignes de l'« ouvrage d'avant départ en Afrique » (*ibid.*). Dans *Carnaval des apparences ou Nouveaux commencements ?* apparaît une des dernières références, y sont mobilisés les mêmes *topoi* :

« C'est au début de l'été 1946 [...]. Non, sans prétention, je pars de Paris, tous comptes faits – titre même de l'autobiographie romancée laissée à la charge de Maurice Nadeau [...]. J'avais en quelque sorte voulu remettre mon compteur de vie à zéro afin de m'abandonner à l'innocence de la découverte » (2012 : 61 ; l'italique est de l'auteur).

Dans ce roman qui n'en est pas un, Balandier livre des souvenirs d'enfance et de jeunesse aux côtés d'un frère cadet dont il fait peu de cas, il évoque la montée sur Paris à mesure des avancements professionnels du père, il dit des terreurs, des dégoûts et des angoisses qu'il s'ingénie à faire coïncider, certainement en écho à Leiris, avec des épisodes ou des figures mythologiques¹¹. Il témoigne de son admiration, pour ce qu'ils

¹⁰ Entretien filmé (EHESS, 1995).

¹¹ *Conjugaisons* revient longuement sur l'enfance de son auteur et revisite ses peurs et ses angoisses, sa relation à la nature à partir de « cosmogonies reçues des cultures de l'ailleurs, découvertes à chacune des étapes de [s]on travail d'anthropologue » (*op. cit.* : 71).

avaient de constructeur ou d'aventurier, pour certains de ses aïeux. L'adolescence est le temps du compagnonnage intellectuel avec celui qu'on suppose être Paul Mercier, le temps des lectures et de l'écriture d'un journal intime, de poèmes, de pièces de théâtre, d'un traité théologique dont des fragments sont communiqués au lecteur. Embrasser une carrière littéraire est un temps considéré par le jeune Balandier¹². La rencontre avec Paul Mercier est aussi celle avec le catholicisme, une « conversion » aussi fiévreuse que passagère dont témoigne ce qu'il nous donne à lire de son journal intime (1947 : 100-102). Ces années sont aussi celles d'une suite d'engagements politiques aussi éphémères que démonstratifs (royaliste, anarchiste, etc.), sous le regard narquois de son père :

« Ma grand-mère a comme dicton favori celui-ci : 'Je suis comme l'oiseau sur la branche' ; fragile équilibre menacé à chaque coup de vent. Il me semble aujourd'hui, faisant le compte de mes expériences, que j'ai été cet oiseau qui guette à tout instant la prochaine branche où poser ses pattes. Mon père, jugeant mes errements, emploie une formule à tournure plus politique ; il me traite de 'girouette', quelquefois de 'tourneveste'. Oui papa. Un tour de plus à la girouette ; autre vent, autre cap » (*op. cit.* : 230).

Se conformer aux codes de l'autobiographie, c'est se prêter au jeu des aveux et, en particulier, des aveux sexuels¹³. Balandier s'y adonne volontiers. « Branlage », dépucelage tardif, répugnance, parfois pleine d'animosité, pour les femmes sont confiés¹⁴. Le départ pour le maquis l'arme au poing constitue le point d'orgue par l'intensité et la pluralité des expériences, de ses années européennes. Le livre s'achève avec le retour à la vie civile, « en ancien combattant un peu déçu » (*op. cit.* : 203), où déjà se dessine l'Afrique dans les nuées du fantasme.

Au fil des pages, nous apparaît un garçon impétueux¹⁵, vaniteux qui goûte aux « succès » et « aux victoires », jouit d'être « premier rôle » (*op. cit.* : 17) et aime à dominer. Un garçon frénétique, parfois exalté, dans ses désirs et ses engagements – plus barouds qu'adhésion par conviction, ils sont suivis presque aussitôt, et avec la même véhémence, d'un désir de fuite.

Les mentions récurrentes à cette œuvre de jeunesse faites par l'auteur par la suite ont consacré ces années d'après-guerre comme celles d'un « grand basculement¹⁶ » : de l'Europe à l'Afrique, de la littérature à l'ethnologie, d'un ancien moi à un moi renouvelé, des errements à la vocation. Un homme constitue une pièce maîtresse et une figure tutélaire de ce moment charnière, un homme qui porte en lui chacun de ces éléments de part et d'autre du basculement : Michel Leiris, celui dont Balandier dit qu'il a été l'initiateur, le pédagogue, le modèle (1977 : 117), le guide (*ibid.* : 39) et l'ami.

¹² La prétention d'alors est également rappelée dans *Civilisés, dit-on* : « Mes tentatives d'écriture se multipliaient, elles se traduisaient en production d'écrits de jeunesse convenus avec cependant l'ébauche d'une pièce de théâtre d'un culot révélateur autant qu'insensé » (*op. cit.* : 21).

¹³ Sur l'introduction et le rôle des « aveux sexuels » dans l'autobiographie, voir Lejeune, 2008.

¹⁴ Voir en particulier les pages 63 à 67 et son histoire avec Chantal, aux pages 167 et 168.

¹⁵ Une impétuosité dont l'écriture rend parfois compte : « La révolte permanente, je la voulais en moi, toujours prête à remettre tout en question. Un bouillonnement et jamais de quiétude. Il n'y a pas d'amour heureux. Heureux qu'est-ce que ça veut dire ? Une invention pour dorer la pilule. Il n'y a ni bonheur, ni malheur, il n'y a rien. Écoutez, je me frappe la poitrine ! Rien, pas même un écho. Rien en moi que ce que j'y mettrai. La révolte, je voulais la porter au dehors, dans le monde, la société où je m'inscrivais. Un coup de pied pour abattre l'édifice croulant. Un coup de poing et un coup de gueule pour mettre à mal les idées héréditaires et lénifiantes, le patrimoine sacré des endormeurs » (1947 : 229).

¹⁶ Entretien filmé (EHESS, 1995).

Balandier, dont *Tous comptes faits* rend compte d'une passion pour les voyages et l'aventure présente dès le plus jeune âge¹⁷, entame des études d'ethnologie à l'Institut d'ethnologie alors qu'il a 20 ans, puis en 1945, de retour du maquis, il intègre le musée de l'Homme où il effectue des « tâches muséographiques ingrates » (*ibid.* : 115). C'est la confirmation d'une vocation :

« Ce demi-Trocadéro était le palais des cultures et de l'aventure humaine [...]. Je le découvris avec ferveur, y entrant en civilisations comme on entre en religion. Je ne devais pas être le seul, car l'on ne pouvait y parvenir qu'en ayant la vocation et l'esprit du dénuement » (*ibid.* : 114).

C'est au musée de l'Homme que Balandier s'entretient pour la première fois avec Leiris :

« J'occupais un recoin encombré d'objets dans la grande salle du département de l'Afrique noire. Il se tenait, enfermé des journées entières, à l'intérieur de l'un des deux bureaux enclos dans cette pièce. Je le voyais passer lorsque mon travail me fixait longtemps sur place ; j'hésitais à l'aborder [...]. Il brisa lui-même l'obstacle par un effort que je pus mieux mesurer ensuite, afin de m'orienter, de m'éclairer de sa propre expérience, et de provoquer l'échange des confidences. Je garde le souvenir précis de notre premier entretien ; il fut décisif » (*ibid.* : 115).

Balandier revient sur cette rencontre dans le compte-rendu à *Miroir de l'Afrique*, écrit à sa parution dans la collection Quarto chez Gallimard (2003 : 37-40). L'admiration qu'il voue à Leiris s'est nourrie de la lecture, avant qu'il ne le rencontre, de *L'Âge d'homme* et de *L'Afrique fantôme*. De ce dernier livre, il écrit :

« J'étais lecteur avant même de partir en Afrique, bien avant que Paris ait été libéré, d'une édition de *L'Afrique fantôme* ayant échappé aux destructions de la censure allemande et que j'avais réussi à récupérer » (2003 : 47).

« Ce que je voulais y trouver, c'était d'abord les raisons d'accomplir une rupture, d'être ailleurs afin d'échapper à tous les enfermements. Je retenais les vertus que Leiris attribuait au voyage, le regardant 'comme une aventure poétique, une méthode de connaissance concrète, une épreuve, un moyen d'arrêter la vieillesse...' » (*ibid.* : 38).

Le titre d'*Afrique ambiguë*, et, plus généralement, l'ensemble de son travail autobiographique sont marqués de l'empreinte de Leiris. Pour écrire *Tous comptes faits*, Balandier dit avoir eu pour « exemple¹⁸ » *L'Âge d'homme* : « Inimitable et redoutable, c'est une autobiographie impitoyablement sincère où l'événement individuel devient l'élément d'une vérité portée au-delà de l'aventure personnelle » (1977 : 118). Et c'est à Leiris qu'il fait lire le manuscrit et dont il obtient le soutien et l'entremise pour la publication : « Leiris le lut, l'estima et m'encouragea à le publier » (*ibid.* : 119). Leiris incarnait précisément, représentant en cela de la tradition ethnologique française¹⁹, la

¹⁷ Il aime les gares et les trains en partance, il ne cesse de penser « voyages, avions, navires [...] » (1947 : 50) et affirme « ses goûts d'aventure » (*ibid.* : 154).

¹⁸ Dans *Civilisés, dit-on*, Balandier dit que *Tous comptes faits* est « né sous l'impulsion de Leiris » (2003 : 25).

¹⁹ Sur « l'ethnologie française entre science et littérature », voir Debaene, 2010. Vincent Debaene considère *Afrique Ambiguë* comme le « deuxième livre » de Balandier, le pendant « littéraire » de l'œuvre scientifique de l'africaniste (2010 : 19). On regrettera, dans ce livre, le peu de considération pour l'œuvre « autobiographique » de Balandier. *Tous comptes faits*, qui est référencé dans la bibliographie qui figure en fin de livre, ne voit aucun développement au sein du texte.

tension et le double exercice de la littérature et de l'anthropologie : au musée de l'Homme, « sa passion s'y dédoublait, l'anthropologie de ce côté, l'œuvre poétique, littéraire, de l'autre côté, celui du retrait dans l'intimité » (2003 : 47). Cette double passion animait également Balandier, et Leiris l'autorisait à cultiver les deux versants. Des tentatives d'écriture littéraire, au cours des années qui suivent la découverte de l'Afrique, sont révélées dans *Histoire d'autres* (op. cit. : 120-121) et *Afrique ambiguë* lui donne à renouer, une fois encore, avec une écriture libérée des astreintes académiques, plus libre dans ses mouvements et plus expressive. Une liberté permise par l'autobiographie. Cependant, l'entrée en ethnologie, sans effacer le « besoin littéraire » (2003 : 38), allait prendre, chez Balandier, des allures d'abandon définitif d'une carrière littéraire. Michel Leiris est, en outre, crédité de l'avoir introduit dans les milieux parisiens de l'intelligentsia et de l'art (1977 : 117-118 ; 1997 : 229-230). Leiris représente également le choix de ce continent, dont il allait devenir un des spécialistes internationalement reconnus et auquel il allait être rattaché sa vie durant : « C'est de Leiris que je reçus l'impulsion principale me conduisant à choisir l'africanisme, alors que j'étais encore indécis » (2003 : 38). Et c'est à Leiris, encore, et Denise Paulme également²⁰, qu'il reconnaît le mérite de l'avoir soutenu au moment de son départ pour le Sénégal – il avait été recruté en tant que chercheur par l'Office de la recherche coloniale et affecté à l'Institut français d'Afrique noire de Dakar. Le voyage, en avion depuis l'aéroport de Bourget, et l'arrivée à Dakar constituent des *topoi* repris à chaque exploration « autobiographique ».

Cette Afrique, avant que d'y avoir posé les pieds, elle a été rêvée voire délirée à mesure que le départ se profilait : « J'imagine la femme peule portant sa cruche d'eau, les fêtes où tous dansent et rient à pleines dents (la joie est un fruit exotique), les villages où les hommes se groupent en 'fraternités'... C'est du délire. Il faut replacer la carte au fond de la malle, pousser le couvercle » (1947 : 235). Et la fascination qu'elle a exercée remonte bien avant la rencontre avec Leiris. Le seul souvenir d'enfance que se permet de relater Balandier dans *Afrique Ambiguë* – il bénéficie, écrit-il, de sa « complaisance » – concerne justement celui qu'il a institué « à l'origine de [s]es premières rêveries africaines ». Un camarade de classe, au cours d'une récréation, lui montre la photographie d'un oncle, « coupeur de bois au Gabon » (1957 : 5), aux côtés d'un noir qui tient en ses mains une tête de gorille : « Nous fîmes le serment de nous enfuir – plus tard – pour aller rejoindre cet oncle invincible, symbole de la puissance mâle et de l'aventure » (*ibid.*). Dans *Tous comptes faits*, il associe son désir d'Afrique à Paul Claudel (1947 : 154-155) et Joseph Conrad n'est pas loin (1957 : 11), tout comme il l'avait été pour Leiris et Malinowski. En 1977, Balandier revient sur « les cheminements qui [l]e menèrent à l'Afrique », il évoque, cette fois, « l'imaginaire d'une enfance nourrie de souvenirs exotiques » du côté maternel et paternel (1977 : 37-38)²¹. L'Afrique, une fois l'ethnologie embrassée, va en venir à incarner tout ce à quoi le jeune Balandier aspire. Elle est l'ailleurs parce qu'« autre chose » (1947 : 156), elle est la rupture possible avec l'Europe meurtrie par la guerre, avec les errements de l'adolescence, avec l'ennui, elle est le « remède au mal » (Mary, 2017 : 16) et le re-commencement désiré :

²⁰ Il avait fait connaissance de Denise Paulme, dont il avait « reçu certains des moyens de [s]a formation » (1977 : 39), et de son mari André Schaeffner au musée de l'Homme. Le couple l'avait reçu à son arrivée à Dakar (*ibid.* : 40).

²¹ Voir aussi les pages 104 à 112 de *Conjugaisons* (1997).

« Je me voyais aidant à la libération des indigènes. L'Afrique était ma terre de salut, mon domaine ; j'y aspirais comme les Hébreux de l'exode au pays de Chanaan » (1947 : 155).

« Ça [partir], extirper les habitudes, notamment cette manie d'écrire pour écrire [...] qui me harcèle encore ; j'aurai des tâches plus sérieuses que ces sortes de jeux. Ça signifiera surtout, rupture avec un monde qui me dégoûte, un ordre auquel je ne crois pas ; une façon de prendre du recul. » (*ibid.* : 233-234).

Se faire ethnologue – et *Tous comptes faits* le proclame, il l'est devenu et de manière officielle²² – partir pour le terrain, c'est pour Balandier, l'espoir d'une *renaissance* à laquelle on ne peut accéder toutefois qu'une fois le bilan fait, ce à quoi prétend, nous l'avons dit, cette œuvre autobiographique de jeunesse : « J'étais libéré, j'abandonnais avec mon manuscrit le vieil homme de vingt-cinq ans que je ne voulais plus être, je pouvais penser au départ. J'arrivai au Sénégal en mai de cette même année » (1977 : 119).

Conclusion

Les années 1945-1947 constituent, pour le jeune homme qu'est alors Balandier, des années de bascule. L'aversion qu'il dit avoir ressentie pour l'Europe à la sortie de la Deuxième Guerre mondiale – qu'il aura débuté en étudiant et enseignant et qu'il aura terminé maquisard dans l'ancienne région de Franche-Comté –, l'ennui qui le saisit au retour de Paris, ces sentiments rendent le départ inévitable. L'Afrique, imaginée, rêvée, désirée, conjugue l'espoir de l'évasion et l'impatience de l'enquête de terrain. Exalté par l'imminence du voyage, il écrit en quelques semaines un livre, *Tous comptes faits*, qui va, les œuvres s'accumulant et, pour certaines s'enclenchant dans ce premier ouvrage, devenir pièce fondatrice de ce qui sera considéré par son auteur comme un « projet » autobiographique. C'est sans doute pour cette raison que Balandier ne l'évincera ni ne l'oubliera, lui accordant un destin autre que celui des premières œuvres répudiées par leur créateur. L'anthropologue français sait la valeur de l'acte fondateur. *Tous comptes faits* va être de ceux-là mais aussi, de manière conjointe, il est acte de renoncement. Ce livre orchestre le passage à la vie d'homme de terrain. Balandier sera anthropologue, il ne sera pas écrivain²³. Et le devenir anthropologue passe par l'Afrique. *Tous comptes faits*, dans son effort comptable, liquide enfance et jeunesse françaises. Adoubé par des africanistes de renom, Griaule, Leiris, Paulme, Schaeffner, Balandier part dans leurs pas mais, très vite, il quitte les sentiers déjà battus pour ceux qu'il va, durant plusieurs décennies, s'appliquer à tracer. Tout comme il se sera conçu comme le produit de l'histoire turbulente de son pays²⁴, Balandier n'aura de cesse de penser l'Afrique prise dans les mouvements tumultueux, faits de circonvolutions et d'accélération, de l'histoire contemporaine.

²² « C'est pourtant vrai que je suis maintenant ethnographe officiel (et non plus amateur, 'bénévole' comme c'était indiqué lors de mes premières années d'études), sociologue des Noirs africains. 'Ethnographe', une dénomination acceptable ; (aux premiers temps de mon engouement je la rapprochais de 'médecin' – profession que j'aurais voulu exercer si je n'étais malade à la vue du sang – et de 'profession libérale', que j'aimais à cause de l'adjectif 'libéral'), mais je lui aurais préféré celle d'explorateur'. Une étiquette qu'on ne colle pas à tout le monde. L'explorateur c'est l'homme farouche – à l'œil vif et au pied léger, comme il se doit – ami des bois et de la liberté » (Balandier, 1947 : 231).

²³ Même si, nous l'avons dit, d'autres tentatives d'écriture littéraire auront lieu après *Tous comptes faits* sans qu'aucune d'entre elles ne donnent, cependant, lieu à une publication.

²⁴ Pour Balandier, les « moments autobiographiques » qui parsèment le parcours scientifique permettent de prendre la portée de ce qui nous a produit. Et pour Balandier, ce qui l'a produit c'est, selon lui, non pas l'université française mais l'histoire turbulente française et européenne (2010 : 48).

Tout au long de son parcours scientifique, il reviendra, depuis plusieurs « lieux », à l'autobiographie, cultivant ainsi un certain goût de l'écriture, davantage pour réfléchir au monde qui l'aura vu grandir et évoluer et pour faire le « bilan » de ce qui a été accompli que par penchant introspectif et égocentriste. La narration de soi balandierienne, kaléidoscopique²⁵, est traversée par l'Histoire, est traversée d'autres, de leurs histoires, de leur monde. Elle conjugue le proche et le lointain, selon un même mouvement de va-et-vient qui marque l'ensemble de sa recherche scientifique.

²⁵ La première partie d'*Histoire d'autres* (1977) est intitulée « kaléidoscope ».

Références bibliographiques

Balandier G.,

1947, *Tous comptes faits. Roman*, Paris, Éditions du Pavois.

1957, *Afrique ambiguë*, Paris, Librairie Plon, Pocket.

1977, *Histoire d'autres*, Paris, Éditions Stock.

1980, *Le pouvoir sur scènes*, Paris, Balland.

1985a, *Le Détour : pouvoir et modernité*, Paris, Fayard.

1985b (1955), *Sociologie des Brazzavilles noires*, Paris, Presses de Sciences Po (P.F.N.S.P.).

1988, *Le Désordre : éloge du mouvement*, Paris, Fayard.

1997, *Conjugaisons*, Paris, Fayard.

2003, *Civilisés, dit-on ?*, Paris, PUF.

2009, *Le dépaysement contemporain. L'immédiat et l'essentiel. Entretiens avec Joël Birman et Claudine Haroche*, Paris, PUF.

2012, *Carnaval des apparences ou Nouveaux commencements ?*, Paris, Fayard.

Balandier G., Steinmetz G. et Sapiro G.,

2010, « Tout parcours scientifique comporte des moments autobiographiques », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 185/5 : 44-61.

Copans J.,

2014, *Georges Balandier. Un anthropologue en première ligne*, Paris, PUF.

Debaene V.,

2010, *L'adieu au voyage. L'ethnologie française entre science et littérature*, Paris, Gallimard.

Denis B.,

2006, « Politiques de l'autobiographie chez Sartre », *Les Temps Modernes*, 641/7 : 149-167.

Lejeune P.,

1980, *Je est un autre. L'autobiographie de la littérature aux médias*, Paris, Le Seuil.

2008, « L'autobiographie et l'aveu sexuel », *Revue de littérature comparée*, 325 : 37-51.

Mary A.,

2017, « Ethnographie de soi sous le 'zéro équatorial'. Le chantier autobiographique de Georges Balandier », *L'Homme*, 221 : 11-40.

Entretien filmé

1995, « Une anthropologie des moments critiques : entretien avec Georges Balandier » [en ligne], EHESS.
 URL :
https://www.canal-u.tv/video/ehess/une_anthropologie_des_moments_critiques_entretien_avec_georges_balandier.
 14097